

CLAUDE FOUCART

Autour de
Herman de Cunsel
(1908-1971),
membre d'un « vaste clan »

LES LIENS qui unirent André Gide à la Belgique et surtout la Wallonie sont connus et ont fait notamment l'objet d'une publication des plus riches dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*¹. Il est clair que Gide a entretenu des relations étroites avec les milieux intellectuels et que « des Belges [...] sont devenus ses amis ou ses proches, à la faveur d'un mouvement migratoire particulièrement marqué » à la fin du dix-neuvième siècle. Mais un nom en apparence inconnu fait son apparition dans le *Journal* de Gide à une date postérieure. Le 26 septembre 1926², André Gide, « assis à la terrasse du petit hôtel de Hammamet » attend « René Michelet, Herman de Cünsel³, et sa mère, que doit

¹ « André Gide et ses amis belges », *BAAG* n° 97, janvier 1993.

² André Gide, *Journal 1926-1950*, Paris, Pléiade, 1997, p. 18.

³ Il faut constater des hésitations dans l'écriture même du nom de Herman de Cunsel qui, curieusement, en français, aboutissent au respect de l'écriture sup-

amener le train de Tunis ». L'allusion à René Michelet (1900-1973), à l'amitié qui le lie au peintre Herman de Cunsel ⁴, nous renvoie aux indications du *Journal* le 18 juin 1921. Gide est à Bruxelles depuis le 10 juin et il retrouve alors René Michelet, qu'il avait rencontré au début de novembre 1919 ⁵ et « Charlot, c'est-à-dire Charles Brunard (1906-1973) qui « entre à peine dans cet âge charmant que les insensibles appellent l'âge ingrat, et qui selon les Grecs est l'âge même de l'amour ⁶ ». Dans une lettre que Marc Allégret envoyait, le 29 décembre 1919, à Gide, il faisait d'ailleurs allusion à Michelet ⁷. Et, le 4 janvier 1920, Gide, qui était alors à Dudelange, ne manquait pas de décrire, dans une lettre adressée à Marc Allégret, son séjour à Bruxelles où, déclare-t-il, « nous aurions trouvé le moyen de faire des choses admirables ». Car Michelet l'« aurait introduit dans un milieu où, dit Gide, tu ne te serais guère embêté ⁸ ». La correspondance entre René Michelet et André Gide témoigne aussi de l'intensité de leurs contacts épistolaires ⁹. Le 30 juin 1923, Gide parle de son séjour à Arles avec ses deux « compagnons » qui sont en fait René Michelet et « un certain Houyoux » qui, lui, est, comme Gide l'indique à Marc Allégret, « d'une vulgarité, d'une épaisseur insupportables ¹⁰ ». Ces indications sommaires apportent en fait peu de renseignements sur ce milieu « belge » dans lequel évoluent les divers personnages, André Gide et Marc Allégret dont le nom revient à propos de ces diverses rencontres.

Mais l'intérêt de ces relations est moins dépendant d'une curiosité anecdotique de peu d'importance que justement d'une question beaucoup plus générale, celle des liens qui se tissent ainsi par-delà les frontières entre les divers membres d'une société qui se voient amenés à confronter leurs appréhensions du monde dans lequel ils vivent. Ce qui est frappant,

posée « flamande » ou « allemande » adoptée par Gide : « Cünsel » !!! La personne qui accompagne Herman de Cunsel est en fait sa tante Marthe de Cunsel, sœur de sa mère décédée en 1911.

⁴ André Gide, *op. cit.*, p. 1150.

⁵ *Id.*, *Journal 1887-1925*, Paris, Pléiade, 1996, p. 1129 et p. 1694. Voir aussi la *Correspondance avec Marc Allégret 1917-1949*, Paris, Gallimard, 2005, p. 306.

⁶ *Ibid.*, p. 1130.

⁷ Marc Allégret – André Gide, *Correspondance 1917-1949*, Paris, Gallimard, 2005, p. 306.

⁸ *Ibid.*, p. 308.

⁹ André Gide, *Journal 1917-1949, op.cit.*, p. 1148 et p. 1700.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 1720-1721.

c'est bien en fin de compte la multiplicité et diversité des liens qui se créent entre les protagonistes de ses rencontres. Et il est alors curieux de constater que l'allusion faite dans le *Journal*, le 26 septembre 1926, à la rencontre entre André Gide, René Michelet et Herman de Cunsel n'est qu'un moment limité dans les relations qui se développent autour d'André Gide et une certaine jeunesse belge. Le fait même d'introduire dans ce récit d'un voyage en Tunisie le nom de Herman de Cunsel nous oblige à nous demander quelle est la complexité de ses réseaux d'amitiés dans lequel évolue André Gide.

En apparence le *Journal* d'André Gide et les *Cahiers de la Petite Dame* nous fournissent sur ces jeunes belges nombre de renseignements nécessaires à une histoire quelque peu extravagante de cette époque, ainsi qu'en témoigne le récit fait par Gide à la Petite Dame de son séjour à Bruxelles en juin 1921. Le 18 juin 1921, il rencontrera René Michelet et Charles Brunard, « Charlot » qui racontera cette aventure plus tard ¹¹. Mais, dès le 23 février 1921, Gide trace un portrait de ces « jeunes gens » qui « sont inouïs avec leur volonté de sincérité qui n'est qu'un « laisser aller de soi-même ¹² ». Et il revient plus longuement sur la nature même de ses rapports avec René Michelet et c'est à ce moment-là que se dessine une image beaucoup plus complexe de ce milieu qui gravite autour de Gide et de la vision que ce dernier a de son rôle au sein du groupe de ceux qu'il appelle les « Petits Possédés ¹³ ». Il s'agit en fait d'établir un genre de relation au sein de laquelle « la culture donne plus d'épaisseur à la joie ». C'est dans ce sens qu'il veut persuader Michelet à « s'engager à se cultiver ». Car il croit qu'il « en vaut la peine », même s'il « semble parfois se rebiffer ».

C'est d'ailleurs à cette occasion que Gide précise sa propre conception de la curiosité qui dépasse largement ce qu'il appelle « le laisser-aller de soi-même ¹⁴ », pour aspirer « au plus difficile », c'est-à-dire faire un « effort vis à vis de ce qui est différent ». La curiosité est en fait, comme le souligne Marcel Jouhandeau dans les *Éléments pour une éthique* ¹⁵, une recherche de « ce qui se passe dans la frange de l'âme ».

¹¹ Charles Brunard, *Correspondance avec André Gide et Souvenirs*, Paris, La Pensée Universelle, 1974, p. 31.

¹² *Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, Paris, Gallimard, 1973, p. 68.

¹³ *Ibid.*, p. 69.

¹⁴ *Ibid.*, p. 68.

¹⁵ Marcel Jouhandeau, *Éléments pour une éthique*, Paris, Grasset, 1955, pp. 72-

Cette curiosité ne peut se définir autrement que comme la tentative d'aller au-delà des gestes habituels : « une expérience », chez tous les hommes, « de leurs propres abîmes ¹⁶ ». C'est à ce niveau que s'établit un dialogue entre les jeunes belges et Gide, même s'il doit concéder qu'ils « ne lisent que ce qui les flatte, ce qui leur ressemble » et ne font aucun effort pour comprendre ce que Gide essaie de leur dire.

Michelet est, en juin 1921, l'objet de « poursuites de la justice » auxquelles Gide tente de le soustraire ¹⁷. Le 6 ou le 7 juillet ¹⁸, Gide rapporte d'ailleurs à Dorothy Bussy les faits et lui indique qu'il vient de vivre, à Bruxelles, puis à Colpach, « des heures angoissées ». En effet René Michelet, qui est alors, à ses yeux, « celui de tous les jeunes gens » qu'il a rencontré pour lequel il a « de plus de sympathie » (« Marc à part »), est « sous le coup d'un mandat d'arrêt ». Certes il « fait l'impossible pour l'aider à s'évader et à passer la frontière » afin d'« échapper à un épouvantable scandale, que le parti catholique cuisine savamment pour se venger d'un procès que tout récemment le parti libéral a soulevé, à la grande honte d'une maison d'éducation religieuse ». Mais Gide ne se fait pas d'illusion : « Je m'attends au pire. » Toujours est-il que, le 12 juillet 1921, il vient faire ses adieux à Gide. La Petite Dame ajoute qu'« il a beaucoup changé » et qu'« il est gentil tout à fait ». Il fera ensuite son service militaire ¹⁹. Charles Brunard résumera d'ailleurs l'importance de ses rencontres avec André Gide qui dureront jusqu'après le seconde guerre mondiale ²⁰, en soulignant que, « grâce à lui », il avait « appris [...] à trouver les clefs de la joie de vivre, à parvenir à une sorte de bonheur ». Que la curiosité, telle que Gide la définit en février 1921, puisse jouer un rôle dans cet apprentissage de la vie ne semble pas négligeable. Charles Brunard parlera de Gide comme d'« un prodigieux éveilleur d'âmes ²¹ ».

La description de cet épisode dans la vie de l'écrivain et dans celle de

73. Voir aussi l'article de Claude Foucart, « On passe à côté d'un monstre parfois, sans le savoir : le fait divers chez M. Jouhandeau », in *Actualité de Jouhandeau*, Lyon, C.E.D.I.C., 1986, p. 44.

¹⁶ *Ibid.*, p. 74.

¹⁷ *Cahiers de la Petite Dame, op.cit., t.1*, p.90.

¹⁸ Dorothy Bussy – André Gide, *Correspondance*, t.1, Paris, Gallimard, 1979, p.273.

¹⁹ Charles Brunard, *op.cit.*, p.37 (Lettre à Gide du 4 février 1922).

²⁰ *Ibid.*, p.159.

²¹ *Ibid.*, p.160.

ses jeunes amis belges perdrait à coup sûr de son intérêt si l'on passait sous silence un tout autre volet de ces rapprochements. En effet l'évocation du personnage René Michelet fait aussi partie d'une histoire plus complexe des milieux intellectuels belges et de leurs liens avec société gravitant autour d'André Gide. Dans la *Correspondance* échangée entre Thea Sternheim et André Gide tant le nom de Herman de Cunsel que celui de René Michelet ont leur place qui n'est pas des moindres. N'oublions pas que Thea Sternheim (1883-1971) et son époux, l'auteur Carl Sternheim (1878-1942) ont vécu, à partir de l'été 1912, en Belgique où ils retournent, après la fin de la première guerre mondiale, en avril 1916²². Ils s'installent alors à La Hulpe. Le 16 décembre 1927, Carl Sternheim et Thea divorceront²³. Durant cette période agitée, les époux vont de nouer des relations avec de nombreux artistes et écrivains belges. Et il faut encore ajouter que les époux Sternheim, en visite à Paris du 23 décembre 1926 au 5 janvier 1927 ont l'occasion de rencontrer André Gide²⁴. Cette prise de contact avec l'écrivain français ne fera alors que renforcer les liens qui existent entre Gide et le monde culturel belge.

C'est dans ce cadre qui va s'inscrire un épisode essentiel pour notre propos. En effet à la date du 22 octobre 1929²⁵, Thea Sternheim note dans le volume de ses *Souvenirs* qu'elle a reçu, à Berlin-Wilmersdorf, la visite d'un jeune Belge « âgé de 23 ans, un flamand », Herman de Cunsel, qui est « le neveu de Terlink ». Il s'agit en fait de Herman Teirlinck (1879-1967), écrivain flamand et directeur de l'institut d'art appliqué de Bruxelles²⁶. Elle s'entretient longuement avec le jeune homme, l'invite à déjeuner. Ainsi s'instaure entre les deux personnes une sorte de « familiarité » qui n'a rien d'étonnant à partir du moment où l'on apprend qu'André Gide avait donné à Herman Cunsel une lettre de recommandation. Thea Sternheim est d'ailleurs « émue » en découvrant l'écriture de Gide qui « lui paraît aussi subtile que les pensées de l'écri-

²² Manfred Linke, *Sternheim*, Reinbek, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1979, pp. 156-157.

²³ *Ibid.*, p. 159.

²⁴ André Gide – Thea Sternheim. *Correspondance 1927-1950*, Lyon, Centre d'études gidiennes, 1986, p. 70.

²⁵ Thea Sternheim, *Erinnerungen*, Freiburg i. Br., Kore, 1995, p. 608.

²⁶ *Id.*, *Tagebücher. Kommentar*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002, p. 751. Thea Sternheim parle, dans ses *Souvenirs* de « Terlink », dans son *Journal (op.cit.*, Göttingen, Wallstein Verlag, t. II, p. 251), de « Terlinck ».

vain ». Elle aura l'occasion de citer les passages importants de cette lettre qui lui avait été adressée, selon Thea Sternheim elle-même, « en octobre 1929 ». Gide recommandait donc à Thea Sternheim de recevoir le jeune homme :

Le jeune Herman de Cunsel (que je ne connais que peu personnellement) mais ami d'un de mes meilleurs amis, belge comme lui – se propose de séjourner à Berlin et me demande si je ne connais pas dans cette terrible ville personne, auprès de qui trouver soutien, appui, conseil affectueux etc. C'est à vous que j'ai aussitôt pensé, et à vous seule, car je crois que vous êtes particulièrement celle qui peut le guider un peu et lui épargner les fausses démarches et les faux pas. Je ne vous envoie pas directement cette lettre. Il viendra vous l'apporter lui-même et un quart d'heure de conversation vous laissera connaître, le genre de profit et de l'intérêt qu'il espère trouver etc. Vous-même pourrez au besoin le présenter à Mopse²⁷ et à Klaus²⁸.

Thea Sternheim fera allusion à ce mot dans ses *Tagebücher*, à la date 10 janvier 1931²⁹. Étant donné l'évolution de ses rapports avec Herman Cunsel, elle parlera d'un « cadeau de Gide, plus encore, un cadeau de Dieu ».

Mais une remarque de Thea Sternheim, en octobre 1929, prend d'autant plus d'importance qu'elle nous permet de mieux ressentir ce qui unit ces différents personnages. La conversation durant le déjeuner à Wilmersdorf révèle à Thea Sternheim que le jeune homme fait partie d'un « vaste clan » et qu'il « connaît Gide, connaît Allégret, Mac Cown etc. ». La lettre de Gide ouvre ainsi au jeune homme les portes d'un univers qui est d'autant plus complexe qu'il permet de tisser des liens qui traversent les frontières et créent une société aux affinités profondes. Dans la lettre que Thea Sternheim adresse justement à André Gide, ce même 22 octobre, elle ne manque pas de souligner que, dit-elle, « la vue de votre

²⁷ Mopse Sternheim : il s'agit de Dorothea Sternheim, fille de Thea Sternheim et de Carl Sternheim (1905-1954). Quant à Klaus, il s'agit du fils de Thea Sternheim et de Carl Sternheim (1908-1946). Son surnom : « Piggy ».

²⁸ Cette lettre de recommandation à laquelle il est fait allusion dans la lettre de Thea Sternheim à André Gide du 22 octobre 1929 (André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance 1927-1950*, Centres d'études gidienues de Lyon, 1886, p. 12), est reproduite en partie dans les *Tagebücher* de Thea Sternheim (*op.cit.*, t. 2, pp. 322-323), à la date du 10 janvier 1931.

²⁹ Thea Sternheim, *Tagebücher*, t. 2, *op. cit.*, p. 323 (« Also ein Geschenk Gides, mehr, ein Geschenk Gottes ! »).

écriture a déchaîné une véritable “Sehnsucht” de voir de vous davantage que votre écriture qui pourtant m’a grandement émue ». Dans ses *Souvenirs*, elle reprend justement la même idée et souligne que « la vue de l’écriture de Gide » l’a « émue ³⁰ ». Mais elle ajoute aussi ce qui semble justifier l’envoi de cette lettre que Gide lui a fait transmettre par Herman de Cunsel : « Inutile de vous dire que je m’occuperai du jeune homme (sympathique) recommandé par vous ³¹. »

Faire partie d’un « clan », c’est ainsi ressentir des affinités qui se développent sur le plan des relations personnelles, mais qui permettent aussi de former un creuset d’idées et de sentiments qui dépassent largement les frontières culturelles pour devenir, en quelque sorte, l’expression d’une nouvelle société dans laquelle la volonté de collaborer est d’autant plus forte qu’elle ne tient pas compte des contingences extérieures, mais, bien au contraire, les fait passer au second plan. Sur le plan de la découverte de l’ensemble de ces liens qui se tissent au cours du temps, il faut bien avouer qu’il est nécessaire de mettre en valeur les diverses rencontres qui se fauillent entre de multiples milieux de la société européenne. Thea Sternheim ne connaît pas André Gide depuis très longtemps lorsqu’elle rencontre Herman de Cunsel, Mais ce moment est intéressant dans la mesure où il permet de percevoir la profondeur de ces rapprochements en apparence surprenants. En effet Thea Sternheim va intégrer le jeune peintre aux tendances surréalistes à la société qui lui est proche. Et, le 5 novembre 1929, elle reçoit à nouveau « le si sympathique jeune Herman de Cunzel en compagnie d’un infirmier employé au sanatorium du Westend berlinois, Oskar Heise ³², et de son fils Klaus (1908-1946). La conversation « tourne naturellement autour d’André Gide ». La conclusion que Thea Sternheim tire de cet échange de propos est de souligner que De Cunzel est « de tous les jeunes gens » qu’elle connaît, celui qui a de grandes chances de faire une carrière dans le domaine des lettres ³³.

Les rencontres entre Herman De Cunzel et Thea Sternheim se multiplient et les allusions à Gide sont rarement absentes. Le 13 décembre 1930, ils se donnent rendez-vous à la Gare du Nord de Bruxelles et partent pour Anvers. Ils parlent à nouveau de « Gide, de Saint Augustin,

³⁰ Thea Sternheim, *Erinnerungen*, *op. cit.*, p. 608.

³¹ André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance 1927-1950*, *op. cit.*, p. 12.

³² Thea Sternheim, *Tagebücher V*, *op. cit.*, p. 682.

³³ *Id.*, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 253.

« l'amitié » et le soir, de retour à Bruxelles, ils se retrouvent dans une boîte de nuit de la Rue Haute et, cette fois-ci en compagnie de Christine Hostelet (1878-1951), une amie de Thea Sternheim, et de René Michelet³⁴ !!! À cette époque, Thea Sternheim éprouve déjà une certaine « joie » à rencontrer le « jeune homme ». Et, le 30 décembre 1930, Thea Sternheim est à Paris. Elle parle alors de son « amour pour Herman, qui est capable de ressentir ce qu'une femme ressent et même de trouver l'expression capable de satisfaire une femme ». Ce sont les raisons qui lui ont fait « prendre une grande place, dit-elle, dans ma vie³⁵ ». N'oublions pas que Thea Sternheim est divorcée depuis 1927 et que Carl Sternheim a connu, en 1927 et 1928, une grave maladie nerveuse³⁶. Lors d'un voyage à Bruges, le 7 janvier 1931, Thea Sternheim s'entretient avec Herman qui parle de « sa longue relation avec René Michelet, de son amour pour Gide³⁷ ». À Paris, le 4 juin 1931, Thea Sternheim rapproche indirectement Herman de Gide lorsqu'elle présente Herman comme « le juvénile, le joueur de boules, le faux monnayeur ».

Quelques jours plus tard, le 5 juillet, Gide arrive à Berlin. Il vient de rencontrer Thomas Mann à Munich³⁸. Il déjeune, le 5 juillet 1931, chez Thea Sternheim et contemple les tableaux d'Herman De Cunsel qui se trouvent dans le bureau³⁹ et la conversation porte alors sur « René et Herman ». Le lendemain, Gide va voir le dernier film de Fritz Lang *Eine Stadt sucht einen Mörder*. Le 17 juillet, ce sont les adieux sur le quai de la gare. Gide ne manque pas de féliciter Thea Sternheim pour ce qu'il « aime » en elle : son « élan vital⁴⁰ ». Lorsque cette dernière sera à nouveau à Paris, elle retrouvera Herman qui, le 28 décembre, se rend chez Jean Cocteau⁴¹ et elle recevra le lendemain Henri Ghéon : « Nous

³⁴ *Ibid.*, p. 313.

³⁵ *Ibid.*, p. 316.

³⁶ Manfred Linke, *Sternheim*, Reinbek, Rowohlt Taschenbuh Verlag, 1979, pp. 134-135.

³⁷ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 320.

³⁸ Hermann Kurze, *Thomas Mann. Das Leben als Kunstwerk*, Munich, Verlag, C.H. Beck, 2000, p. 386. Voir : André Gide, *Journal 1926-1950*, Paris, Pléiade Gallimard, 1997, p. 287 et Claude Foucart, *André Gide et l'Allemagne. À la recherche de la complémentarité (1889-1932)*, Bonn, Romanistischer Verlag, 1997, pp. 270-271.

³⁹ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 359.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 365.

⁴¹ *Ibid.*, p. 385. Le lendemain, Thea Sternheim retrouvera Herman dans un piteux

parlons de Gide [...] ».

Mais le groupe des amis peut prendre de l'importance, comme en témoigne le dîner chez Lip, à Paris, le 7 avril 1932. Là se retrouve « Crevel, Herman et René Michelet⁴² ». Et, le 2 juin, Thea Sternheim rencontre à nouveau Gide qui rentre de Darmstadt où il a assisté à la représentation d'*Œdipe* dans la mise en scène de Gustav Hartung⁴³. Il existe en fait une visible cohérence dans les relations entre les divers membres de ce « vaste clan ». Mais Gide est bien au centre de ce jeu des miroirs où toute évocation de l'un renvoie obligatoirement à une image de l'autre. Ainsi le « faux-monnayeur » décrit par Thea Sternheim le 4 juin 1931 ne peut se concevoir en fin de compte sans une évocation du grand créateur. Le 27 décembre 1932, Thea Sternheim visite en compagnie de Herman les salles consacrées à la Grèce dans le Musée du Louvre⁴⁴. Elle observe, comme toujours, le « juvénile » qui « traverse un musée comme une boîte de nuit » et elle ajoute alors l'indispensable remarque : « une créature de par la grâce de Gide⁴⁵ ». L'écrivain est ainsi devenu Dieu aux yeux de Thea Sternheim. Il a créé des êtres humains !!! Notons que le 23 février 1933, lors d'une conversation à Paris avec Jena Schlumberger, Thea Sternheim « proclame » que « Gide est plus qu'un grand poète, mais un très grand homme et peut être un grand Saint ». Cette remarque est reprise dans la lettre que Thea Sternheim adresse le même jour à Herman⁴⁶.

Durant son séjour en Belgique, au mois d'août 1933, Thea Sternheim reçoit deux cartes de Gide, René Michelet et Herman Cunsel qui ont été, eux aussi, en Belgique⁴⁷ et elle cite, dans son *Journal*⁴⁸, la dernière phrase de Gide « consterné par les événements » qui se déroulent alors en Allemagne. Gide ne perdra pas le contact avec Herman de Cunsel dans ces années tourmentées. Ainsi, le 31 août 1938, il déclare s'imaginer Thea Sternheim et Herman « courant les routes de Bretagne⁴⁹ ». Et, le

état après la soirée passée chez Cocteau à « fumer » (« Rauchversuch »).

⁴² *Ibid.*, p. 399.

⁴³ Claude Foucart, *André Gide et L'Allemagne: À la recherche de la complémentarité*, *op. cit.*, pp. 274-275.

⁴⁴ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 458.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 458 (« Ein Geschöpf von Gides Gnaden »).

⁴⁶ *Ibid.*, p. 480.

⁴⁷ André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 32.

⁴⁸ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 526 (17 août 1933).

⁴⁹ André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 40.

25 mai 1937, lors d'une rencontre fortuite de Gide avec Thea Sternheim, qui habite maintenant à Paris, Gide déclare qu'il voudrait bien « passer cet été quelque temps » avec elle. Il ajoute immédiatement « peut-être avec vous, René et Herman⁵⁰ ». Ces courtes rencontres parisiennes nous fournissent ainsi les échos de ces amitiés lointaines qui continuent à nourrir la mémoire des deux protagonistes au moment où les tragédies de l'Histoire reprennent leur cours. Thea Sternheim cite, le 6 novembre 1937, un passage d'une lettre d'Herman dans lequel le peintre déclare son « dégoût et mépris, dit-il, de ma race, de ma patrie, de ma famille ». Un flamand est alors, à ses yeux, « un Européen de moins⁵¹ ». Dans une autre lettre que Thea Sternheim reçoit le 21 septembre 1938, Herman exprime sa honte d'« aryen⁵² ». Jusqu'à la fin de sa vie, Herman de Cunsel trouvera, auprès de Thea Sternheim, un réconfort moral qu'il résume, le 3 janvier 1961, dans une simple formule : « Tu me fortifies, je me retrouve⁵³. » Cette familiarité les amènera souvent à s'interroger sur ce que Thea Sternheim appellera l'art d'être « disponible » chez Gide⁵⁴. Tout ce qui touche à Gide continue à intéresser Thea Sternheim. Les relations entre Hermann de Cunsel et Robert Levesque, ainsi que l'« attachement » de ce dernier à la personne de Gide, fascinent Thea Sternheim⁵⁵.

La recommandation qu'André Gide envoya à Thea Sternheim en octobre 1929 n'a donc pas été sans importance. Il a permis au jeune peintre flamand de trouver sa place parmi les proches d'André Gide : Mais le fait de lui faire rencontrer Thea Sternheim et l'attachement que les deux êtres ressentirent l'un pour l'autre, sous des formes diverses, à des époques difficiles tant de l'histoire personnelle de Thea Sternheim que de l'Histoire européenne, nous fournissent des indications intéressantes sur la multiplicité des relations qui purent se nouer entre de jeunes artistes et des écrivains attirés par la personnalité d'André Gide.

⁵⁰ Thea Sternheim, *Tagebücher III*, *op. cit.*, p. 31.

⁵¹ *Ibid.*, p. 48.

⁵² *Ibid.*, p. 96.

⁵³ *Ibid.*, t. IV, *op. cit.*, p. 391.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 669 (2 février 1970).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 644 (31 mars 1969).